

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.

ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.

Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures: - Les dernières Nouvelles. Scène Electorale. - L'Ecouteuse aux Portes, d'après M. L. Kraus. - Vue de l'Aisne (Luxembourg) - Les Moyens de Transport en Chine.

TEXTE: - Nos Gravures. - Physiologie de l'Épingle. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Le Mur mitoyen. Histoire vraie. - Un Homme prudent. - L'Orpheline. - Les Chemins de Fer dans l'Inde. - Pensées. - Bannière du Toit paternel. Roman.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.

à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 32.

— 10<sup>e</sup> ANNÉE. —

12 Juin 1880.

## NOS GRAVURES.

### LES DERNIÈRES NOUVELLES. — SCÈNE ÉLECTORALE.

Ils étaient là, à l'estaminet, attendant avec anxiété des nouvelles électorales de leur lieu de naissance; car sans être de grands politiciens, ils ont leurs idées sur la politique générale et la politique locale, surtout que parmi les candidats il en est peut-être qui leur tiennent personnellement au cœur.

Enfin, les nouvelles tant désirées arrivent, et l'on saisit fiévreusement la feuille qui les contient.

Oh! comme l'attention est grande!

Mais que s'est-il donc passé?

Regardez bien ces figures, et dites-moi ce que vous devinez.

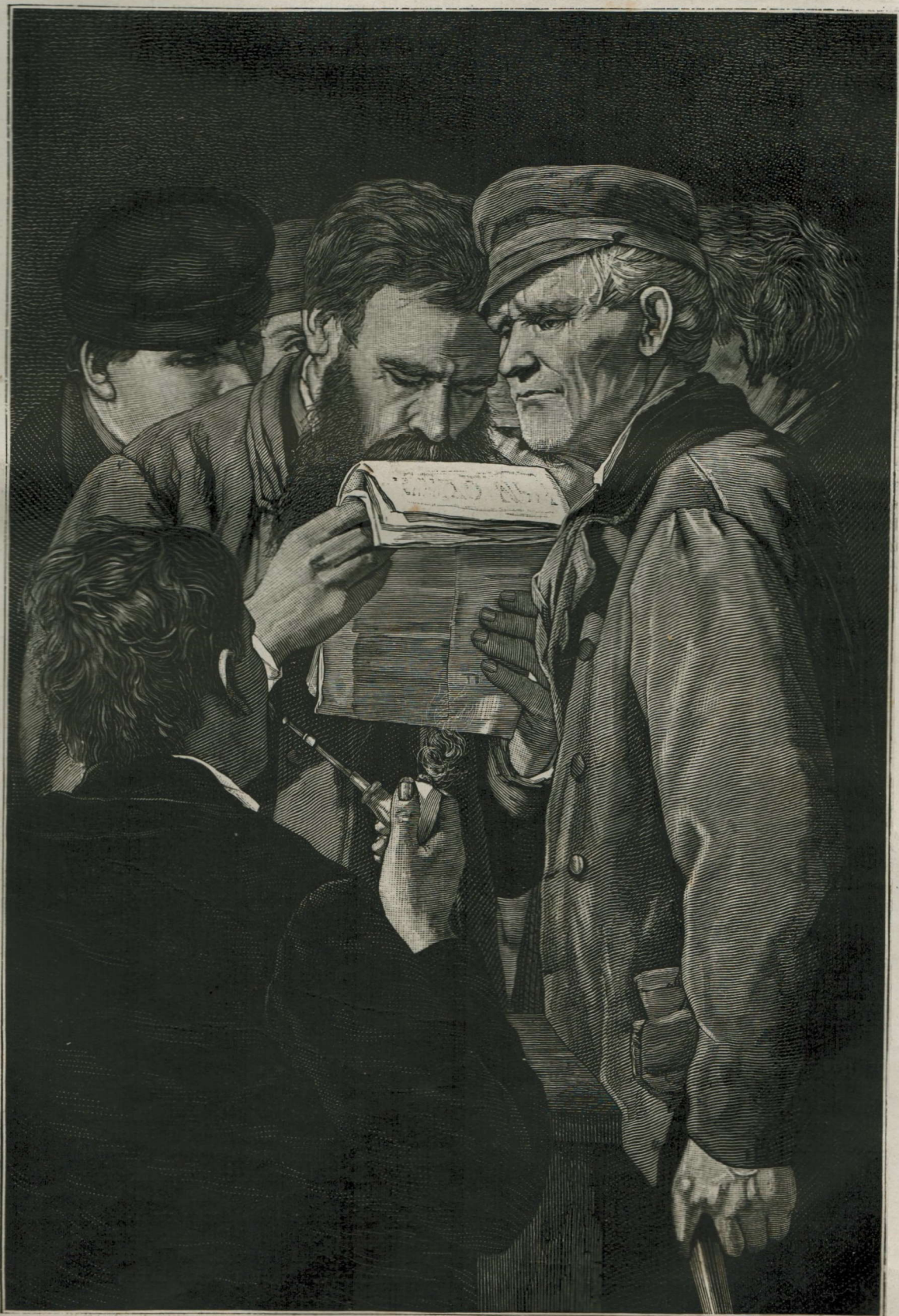
Pour ma part, j'y trouve une médiocre satisfaction. Il y a là deux fronts plissés, deux expressions de physionomie qui ne disent rien de bon, mais il y a aussi, au premier plan, comme contraste, un vieux bonhomme, qui fume tranquillement sa pipe, assis à son aise, se disant sans doute que tout cela n'empêchera pas la terre de tourner, le soleil de luire et l'eau de couler sous les ponts: un placide ou un sceptique! Il en existe encore, à la grande satisfaction des uns, au grand scandale des autres.

On trouve dans l'œuvre de M. Tytgadt beaucoup de finesse et d'esprit d'observation, et c'est là une de ces scènes comme nous en voyons à chaque élection: du calme dans le dépit; mais peut-être la tempête viendra-t-elle plus tard!

### L'ÉCOUTEUSE AUX PORTES.

Catherine est occupée à enlever les poussières de la salle à manger, quand tout-à-coup son attention est attirée par le bruit d'une conversation que sa maîtresse tient, dans la pièce voisine, avec une amie intime.

Curieuse de connaître le sujet de ce colloque animé, Catherine vient coller son oreille contre la porte. Ces dames sont occupées à se plaindre de leurs domestiques, et notre fille de quartier, qui s'imaginait passer pour un modèle entend dérouler toute une longue série de défauts qu'elle croyait avoir habilement dissimulés. Vous pensez peut-être qu'elle va profiter de ces avis indirects pour se corriger? Non: elle se promet de se pourvoir ailleurs et, en attendant, de bien faire enrager sa maîtresse. Que voulez-vous? La nature humaine est ainsi faite.



LES DERNIÈRES NOUVELLES, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABLEAU DE M. TYTGADT DE GAND.



## UNE VUE DE L'AISENE (LUXEMBOURG).

L'Aisne est une jolie petite rivière de la province de Luxembourg, qui prend sa source près d'Odeigne et verse ses eaux dans l'Ourthe à Bomal.

Les bords en sont charmants et variés, et nous les recommandons aux touristes.

Le pont rustique qui se trouve sur notre gravure a disparu il y a quelques années, par suite de divers travaux exécutés dans la pittoresque vallée, que parcourt aujourd'hui une belle route.

## LES MOYENS DE TRANSPORT EN CHINE.

La Chine a fait peu de progrès sous le rapport de ses moyens de transport, qui sont tous aussi désagréables et aussi incommodes les uns que les autres.

La voiture, telle que nous la comprenons, y est totalement inconnue; quant aux omnibus, il n'en existe pas la moindre apparence.

Les moyens de transport usités en Chine sont, d'abord: le char à bœufs, dont l'usage est réservé aux grands seigneurs; puis, le char à porteurs, muni de deux brancards; enfin le véhicule dont nous donnons ici un spécimen et que nous appellerons „brouette," d'après la traduction chinoise du mot.

Cette brouette est assez semblable à nos brouettes, mais avec cette différence qu'elle sert à voiturier les fils du Céleste Empire et non des fardeaux et autres charges.

Elle n'a également qu'une roue au milieu et est poussée en avant au moyen de deux brancards. De chaque côté, est fixée une planche qui sert de siège.

C'est là un véhicule des plus primitifs et des plus incommodes, et si vous ne vous tenez pas ferme, vous risquez à chaque instant de rouler sur le pavé de Pékin.

Depuis quelque temps, un autre moyen de transport a été introduit du Japon en Chine. C'est une sorte de petit cabriolet, traîné par un homme, et d'un usage pas trop désagréable; mais c'est là une importation étrangère, et par conséquent assez peu appréciée des Chinois, qui préfèrent s'en tenir à leur antique brouette.

## PHYSIOLOGIE DE L'ÉPINGLE.

On se plaint souvent, et avec raison, de l'aridité de l'histoire, où l'on ne voit que des hommes qui se détruisent ou des rois qui se succèdent. Peu d'historiens ont eu le génie de leur art et le mérite de nous attacher par des détails qui nous intéressent.

Ainsi, que d'inventions ont apporté des changements considérables dans la société, et dont les savants ont jugé indigne de s'occuper!

Entre ces objets importants, je ne crains pas de citer — l'épingle!

\* \*

L'époque de la découverte des épingles n'a pas été décidément fixée dans l'histoire; mais nous avons des probabilités fortes et des monuments presque irrécusables pour nous y conduire.

Tant que nous voyons des peuples vêtus d'un seul morceau de toile ou de drap, des robes amples qui se rattachent avec une espèce de bouton ou d'agrafe, prononçons hardiment que ces barbares n'ont pas joui du bienfait de l'épingle.

Alors il n'y avait nul autre moyen de se distinguer de ses concitoyens que par la netteté, la couleur ou la finesse de son drap. Le bel Alcibiade était réduit à changer chaque jour la manière de le porter. La mode n'avait que faire chez des gens si grossiers, et je ne doute pas qu'elle ne soit en effet la fille de l'épingle.

Aussitôt que l'épingle fut inventée, le vêtement dut se diviser en plusieurs parties qu'elle rattachait ensemble. Plus les parties se multiplièrent, plus l'invention s'étendit et se perfectionna; le siècle des „fontanges," des „collets montés," des „bouffants, etc." fut incontestablement son triomphe. La subdivision des parties de l'ajustement dut aussi multiplier en proportion le nombre des artistes destinés à la toilette; la facilité de les changer ou de les modifier dut amener des variations fréquentes et considérables; les étoffes devinrent aussi plus légères.

L'épingle fit donc réellement une révolution totale dans le monde.

On peut comparer cette découverte à celle de la boussole; elle nous profita même davantage, car elle éveilla notre industrie et multiplia nos artistes.

\* \*

Je ne sais si l'épingle fut rapportée des croisades; mais on la cite dans un document de 1360. Quoi qu'il en soit, elle a dû exercer une très-grande influence sur la chute de la féodalité et l'affranchissement des Communes. Cela vous étonne?... Cependant, il n'est pas douteux, que les premières épingles n'aient été fabriquées dans les cités; que leur utilité n'ait frappé plusieurs dames, qui auront accordé successivement à quelques-uns de leurs serfs la liberté de contribuer à les embellir; que la mobilité des modes n'ait insensiblement accru le nombre des artistes et des citadins; que les dames n'aient été bientôt lassées de se faire admirer par quelques domestiques entre les murailles d'un châtel, et qu'ainsi l'épingle n'ait peut-être contribué à rompre quelques mailles de la féodalité. Du moins étendit-elle bientôt le cercle de nos relations commerciales et l'empire de notre goût. Nous n'exportions alors ni chapeau, ni dentelles, ni robes; l'épingle a donc commencé une ère de splendeur industrielle.

\* \*

Quand j'examine l'utilité morale de l'épingle, je n'y trouve pas moins de quoi bénir cette heureuse découverte. Si l'artillerie a tout-à-fait changé l'art de la guerre, l'épingle doit avoir influé davantage sur les procédés d'un art moins dangereux et plus agréable.

Lorsqu'on jette les yeux sur l'histoire ancienne, on est étonné de voir à quoi ont tenu des accidents, des hauts faits, des victoires ou des bouleversements qui ont changé la face du globe: c'est à des inventions utiles que nous dédaignons par leur obscurité.

Un exemple: Si Rome n'avait jamais été soumise qu'à des rois, son esprit ne se serait pas élevé; elle n'aurait pas marché de victoire en victoire jusqu'à la conquête du monde connu. Enervée par une suite de rois comme Tarquinle-Superbe, elle n'aurait conservé ni cette rigidité de mœurs, ni ce courage qui lui donna l'empire universel; elle serait restée ignorée, peut-être asservie par quelque petit peuple voisin, qui s'est ensuite fort honoré d'être un bourgeois de la cité-reine. Eh bien! la République romaine n'aurait jamais existé si Lucrèce, au lieu d'un mauvais loquet de bois, avait eu à sa porte une serrure de vingt sous, et ainsi bien du sang aurait été épargné, et bien des États seraient restés indépendants.

\* \*

Pour en revenir à l'épingle, nous lui devons sans doute d'incalculables bienfaits ignorés — si on l'envisage surtout au point de vue de son influence sur les mœurs. Nos aïeux avaient justement senti l'importance de cette découverte: on ne passait jadis aucun marché sans l'article essentiel „épingles." On introduisait sur tout cet article dans les contrats de mariage, pour cinquante, cent, cinq cents livres, selon les fortunes.

Aujourd'hui, on a tout-à-fait perdu le sens moral de cette allégorie.

ALCINDOR.

## CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Les aigreurs sont choses fréquentes chez beaucoup de personnes, et constituent une des incommodités les plus désagréables, parmi celles qui ont leur source dans l'estomac.

Les gens à estomac débile, ceux qui se nourrissent mal, ceux qui font un usage habituel d'aliments huileux, de poissons, de graisse, d'oignons, d'ail, de fromage; les enfants, les hystériques, les brasseurs, les ouvriers qui travaillent les matières acides, sont surtout sujets aux aigreurs.

Cette maladie n'est pas longue à guérir, lorsqu'elle est causée par les aliments ou par la profession du malade; faire disparaître la cause du mal, c'est faire disparaître le mal lui-même.

Dans les estomacs débiles et paresseux, les aliments végétaux aigrissent facilement; les personnes délicates doivent donc se priver de ces aliments; les fruits crus et les légumes non blanchis sont encore à craindre pour elles.

Ces personnes feront usage d'aliments faciles à digérer, bien cuits; elles auront soin de les mâcher convenablement avant de les avaler.

Le „cachou," pris avant les repas, prévient les aigreurs.

Dans le cas où celles-ci seraient tenaces et persévéraient malgré les moyens préventifs, il faudrait prendre un peu de rhubarbe pendant une huitaine de jours, à jeun, et se purger ensuite.

Chez les tempéraments un peu bilieux, sanguins, robustes, les aigreurs proviennent ordinairement de l'usage habituel d'aliments âcres et salés, d'oignons, d'ail, de fromage, etc. — La magnésie, les pastilles de Vichy combattent efficacement les aigreurs. Certaines maladies sont accompagnées d'aigreurs, c'est la maladie elle-même qu'il faut combattre, les aigreurs disparaissent avec elle.

## LE MUR MITOYEN.

## HISTOIRE VRAIE.

Et pourtant, ce n'est rien qu'un souvenir d'enfant!  
F. SOULIÉ.

## I.

Il y a plusieurs années de cela! Notre maison possédait un jardin et cloîtré de murs, aussi grand qu'un jardinet peut l'être dans le centre d'une cité populeuse comme Liège, c'est-à-dire tout petit. L'habitation voisine, construite sur le même plan que la nôtre, en avait par conséquent un aussi. Nous étions séparés par une muraille de briques, un peu plus élevée qu'à hauteur d'homme, couverte de notre côté par un manteau de lierre, du côté du voisin par les festons d'une vigne. Nous ne nous étions jamais vus beaucoup avec cet estimable voisin, qui s'appelait Perrier, et nous avions cessé de nous voir tout-à-fait, à la suite d'une malheureuse affaire de mitoyenneté.

M. Perrier avait une petite fille charmante. Elle pouvait avoir neuf ans. J'en avais onze. Bien des fois déjà, je m'étais pris à contempler sa petite figure souriante. Mais, la méchante, elle restait insensible! Souvent, — et qui vous dit que je ne le faisais pas exprès? — nous rentrions de classe à la même heure; les portes des deux maisons se joignant, nous sonnions ensemble. Mais jamais elle ne jetait sur mon humble personne un de ses doux regards: elle passait devant moi insensible et distraite, baillant avec sa bonne.

Je me trompe cependant. Un jour, à quatre heures, elle me regarda avec de si grands yeux, et si étonnés, qu'il me sembla que je devais lui paraître un être joliment curieux à examiner. Je grimpai quatre à quatre les escaliers et allai me placer devant une glace, pour voir s'il manquait quelque chose à mon accoutrement, ou si quelque farceur de mes compagnons n'avait pas tracé à la craie un dessin



ou une légende sur mon dos. Je ne trouvais rien d'anormal. Comment donc m'avait-elle regardé ainsi?

Pour nous rendre à notre école respective, nous devons suivre la même route à peu près. Tous les jours, je guettais sa sortie à la fenêtre du salon, et nous partions ensemble, c'est-à-dire que je la suivais à dix pas, et me disant: „Qu'on vienne lui faire la moindre chose, je suis là pour la défendre, et l'on verra alors à qui on aura à faire!" Et la cruelle, pas plus un jour que l'autre, ne paraissait songer que j'existais!...

Il y avait déjà longtemps que durait cette triste existence. Vrai! je devenais morose.

Mais tout a une fin en ce bas monde, dit un proverbe. C'était au printemps. Il faisait une de ces premières belles journées d'autant mieux goûtées, qu'on en a été sevré pendant plusieurs longs mois.

Cette année-là, Saint Nicolas m'avait apporté un vélocipède, mon rêve de deux ans! Mais pendant tout l'hiver il avait dû être remisé, et d'ailleurs j'avais bien eu autre chose que cela en tête.

Cependant, ce jour-là, je voulus profiter de la première journée sans pluie pour m'essayer dans la cour. Je n'y étais pas de cinq minutes que j'entendis, dans le jardin contigu, le gentil babillage de ma voisine.

Je prêtais l'oreille.

Elle s'adressait à une personne inconnue, et à en juger par ses paroles, ce devait être à un enfant plus petit qu'elle. Puis j'entendis comme le bruit d'un petit chariot sur le gravier.

Je saute aussitôt bas de mon vélocipède, et sur la pointe des pieds, retenant ma respiration, je porte une chaise près du mur.

Au moment où, traître, je grimpais en tremblant sur l'escabelle improvisée, une voix de femme appela d'une des fenêtres de la maison Perrier:

— Eugénie!

— Oui, maman, j'y vais, répondit-on.

— Son nom est Eugénie! me dis-je tout ému. Quel beau nom!

Je me remis vite et jetai un coup-d'œil dans le jardin, par-dessus la muraille.

Elle avait laissé, au milieu du sentier, couchée dans une jolie petite voiture, une poupée toute pimpante et toute mignonne.

Eugénie allait donc revenir, puisqu'elle avait laissé ses jouets dans le chemin.

En effet, elle survint tout-à-coup sans que je l'eusse entendue, absorbé que j'étais dans la contemplation de la gentille poupée.

Je ne pus me retirer à temps. Elle m'aperçut.

— Méchant garçon! me cria-t-elle.

Je pâlis et fus près de chanceler.

Ainsi ma première œuvre, c'était de la contrarier, de lui faire de la peine!

Et elle m'avait appelé: „Méchant!" A toute force, il fallait frapper un grand coup. Mon avenir allait se décider.

Je pris mon courage à deux mains et remontai sur la chaise.

— Eugénie, dis-je d'une voix repentante et en me penchant sur le mur, je ne l'ai pas fait exprès, sais-tu?

La petite fille tourna vers moi son visage étonné, sans prononcer une parole.

— Laisse-moi un peu voir ta belle poupée, continuai-je doucement et en lui souriant.

Elle attacha sur moi ses grands yeux bleus. Elle hésitait. J'avais la poitrine oppressée, haletante. C'était le moment critique. Ma figure lui parut sans doute si loyale et si pleine de bonnes intentions, qu'elle se décida.

— Je ne saurais pas, fit-elle, je suis trop petite pour aller jusque-là.

J'étais au comble de la joie. Mon cœur bondissait d'allégresse.

— Fais comme moi, lui répondis-je, va chercher une chaise dans le berceau.

Elle apporta, avec bien de la peine il est vrai, une des lourdes chaises au pied du mur. Puis elle alla chercher la poupée dans la petite voiture, et monta sur le siège. Nous étions bons amis, la glace était rompue, et je vous laisse à penser la charmante scène enfantine qui eut lieu sur ce mur.

Une demi-heure après, j'étais le parrain de la poupée qui s'appellerait de mon nom: Pau-

line. Cette demi-heure passa pour moi comme un éclair. Mais la fatale réalité m'apparut dans la personne de la bonne qui vint appeler Eugénie pour le goûter.

Ma petite amie me dit:

— A demain! et me fit embrasser ma filleule.

J'étais ivre de joie, et le soir je fis un tel train au salon que mon père m'invita à sortir de la pièce, ce que je fis de bonne grâce. Que m'importait d'ailleurs? N'avais-je pas l'amitié d'Eugénie pour me consoler?

## II.

Le lendemain, quand Eugénie revint de classe, elle me sourit cette fois, et lorsque la porte fut ouverte elle me donna même une petite tape sur la joue et se sauva en riant dans le vestibule.

Deux jours après, nous faisons dorénavant route ensemble, et trois fois je perdis mes points d'exactitude, pour avoir été la conduire jusqu'à la porte de son école, et être arrivé en classe après la prière.

Le dimanche suivant, nouvelle scène intime sur la muraille avec la poupée.

Mais voilà qu'au moment le plus charmant, M. Perrier ouvre brusquement une des fenêtres qui donnaient sur le jardin et crie d'une voix rude:

— Eugénie, que faites-vous là? Venez vite ici!

Tous deux nous nous retirâmes confus.

Mon amie se rendit tremblante près de son père, qui ne passait pas pour être de sucre, ni la maman non plus.

Le lendemain matin, je guettais le départ de ma petite camarade.

— Va-t'en, me dit-elle d'une voix basse dès qu'elle m'aperçut. Ma bonne le dirait à papa.

La domestique n'était pas encore sortie de la maison; Eugénie l'avait devancée pour m'avertir.

— Papa m'a défendu, sous peine d'aller en pension, de t'adresser encore un seul mot. Il a beaucoup crié contre tes parents. Je ne sais pour quelle cause il me défend de jouer avec toi. Dimanche après-midi, mon père et ma mère sortent ensemble. Dès qu'ils seront partis, je chanterai dans le jardin, et alors tu viendras, sais-tu? Mais maintenant sauve-toi, qu'on ne te voie pas!

J'entendais les pas de la servante sur les dalles du vestibule.

— A dimanche donc! dis-je tristement. Et je m'échappais en courant. J'avais la mort dans l'âme. Je maudissais cette fatale affaire qui avait brouillé nos deux familles, et je n'avais pas d'expressions assez fortes pour caractériser la conduite de ce M. Perrier si cruel, si dur envers sa petite fille. Mais je conservais toujours l'amitié de mon amie. Elle me restait fidèle. Cela me consolait.

Avec quelle fiévreuse impatience j'attendis l'après-midi du dimanche, et cette après-midi l'heure ou la petite voix de ma protégée se ferait entendre dans le jardin!

Cette semaine là, en récompense de ma bonne conduite et de mon application, j'avais obtenu une belle image en classe, et je n'en avais pas parlé à mes parents, parce que je la réservais pour Eugénie. C'était pour elle que je l'avais gagnée. Je l'avais soigneusement placée dans une enveloppe, et je portais à chaque instant ma main à la poche pour voir si je ne l'avais pas perdue.

Depuis une heure et demie déjà, je piétinais dans la cour et dans le jardinet, attendant le moment désiré. Ma chaise était prête au pied du mur. Et aucune apparence! Pas de nouvelles! Je me morfondais. Serait-il arrivé quelque malheur à Eugénie? Ses parents ne sont-ils pas sortis? L'ont-ils emmenée avec eux? Toutes pensées qui se débattaient dans mon esprit. Je ne suspectais pas un instant la sincérité de sa promesse.

Enfin sa voix mignonne s'éleva dans le jardinet, chantant ce doux refrain de la romance: „Rappelle-toi," que sa mère, bonne musicienne, interprétait souvent.

Un instant après, j'étais à mon poste sur la chaise,

— Ah, Eugénie, tu m'as fait bien longtemps attendre! lui dis-je en badinant.

— C'est que je n'ai pas pu venir plus tôt, répondit-elle; papa et maman sont allés faire une visite et ils sont sortis depuis plus de deux heures; mais ma bonne est restée avec moi, et je n'ai pas pu quitter. Ce n'est que maintenant qu'elle vient de sortir. C'est une „racusette," vois-tu, et elle irait le dire à papa. Il n'y a que la cuisinière ici: elle est gentille, celle-là, et elle ne peut mal de rien dire. Elle m'aime trop.

— Pourquoi est-ce que ton papa ne veut donc pas que tu joues avec moi?

— Je ne sais pas. Il est très-irrité contre tes parents. Il dit d'eux toutes vilaines choses que je ne puis pas croire; et il a ajouté que si je te disais encore un seul mot, le lendemain matin je partais pour la pension.

J'eus peur pour mon amie, et mes sentiments pour elle, quoique bien forts cependant, augmentèrent encore davantage. Pourtant, ces idées noires s'envolèrent bientôt.

Pauline était là, et on faisait sa toilette. La gaieté un instant disparue revint de plus belle. Mais en descendant de la chaise afin d'aller chercher une robe pour la poupée, Eugénie met le pied par mégarde sur la petite voiture qu'elle avait déposée là et tord tous les fils de fer d'une des roues. La voilà au désespoir, croyant le mal irréparable.

— Donne-la moi, lui dis-je, je vais te la racommer.

Il ne s'agissait que de remettre droit les fils de fer. Ce fut bientôt fait. Lorsque j'eus achevé, elle m'adressa un sourire ineffable de reconnaissance.

— Oh, merci, Paul! s'écria-t-elle, je m'en souviendrai.

Le moment était propice pour faire mon cadeau.

— J'ai gagné cette semaine-ci, en classe, une belle image, et je vais te la donner: veux-tu?

— Je veux bien, me répondit-elle, les yeux pétillant de curiosité et d'envie.

Je pris dans ma poche l'enveloppe et tirai délicatement l'objet du papier. Il représentait Jésus enfant jouant avec St Jean Baptiste. C'était une image coloriée.

— Oh! s'écria-t-elle émerveillée en la voyant, on dirait que c'est notre portrait.

— Eh bien, c'est pour toi!

— Merci! fit-elle en la prenant avec un charmant sourire.

Ce qui suivit, je ne l'oublierai jamais de ma vie.

## III.

Un Monsieur survint tout-à-coup, à l'improviste, la figure rouge; furieux, il saisit l'enfant par le bras, la jeta bas de la chaise et, pleurante, la traîna dans la maison, où longtemps après, l'âme déchirée, j'entendais encore ses cris et ses sanglots.

C'était M. Perrier.

Le soir, vers six heures, je me promenais dans la cour. J'avais la fièvre et manquais d'air. Tout-à-coup, j'entends une voix étouffée qui m'appelle:

— Paul! Paul!

Je me crois le jouet d'une illusion. Cependant, je prête l'oreille. Réellement, on prononçait mon nom, et cette voix qui m'appelait venait du jardin du voisin. C'était la voix d'Eugénie.

En un clin d'œil, je suis sur la chaise restée au pied du mur.

Ma petite amie était là, toute pâle, les yeux gonflés, deux sillons creusés par les larmes le long des joues.

Elle avait mis un manteau et une capuche.

— Eugénie! fis-je presque en pleurant.

— Paul! me dit-elle en fondant en larmes, et d'une voix tremblante, j'ai été battue, et demain je dois partir pour la pension. J'y mourrai. Paul, veux-tu venir avec moi, nous nous sauverons?

— Oui, certes, répondis-je, je te suivrai au bout du monde.

— Eh bien, va chercher un chapeau et un paletot; je t'attendrai devant la maison. Les servantes sont en haut, et papa et maman m'ont mise au lit, où ils me croient toujours, mais je me suis relevée sans bruit et puis



sortir facilement. Dépêche-toi, je t'attends dans la rue.

— J'arrive à l'instant.

Sans l'ombre d'une réflexion, je me précipitai dans la maison, grimpai à ma chambre,

pris un manteau et un chapeau, évitant de rencontrer personne en descendant, et je sortis. Ma petite amie était sur le trottoir, s'es-suyant les yeux.

— Où irons-nous? lui dis-je en passant son

bras sous le mien

— Allons à Kinkampoï, répondit-elle, nous nous cacherons dans le bois.

Nous partons, nous dirigeant vers le quai de Fragnée.



L'ÉCOUTEUSE AUX PORTES, D'APRÈS M. L. KRAUS.  
(Photographie de la société Photographique de Berlin.)

En route, elle me conta la sévérité de ses parents, rentrés à l'improviste, et que, absorbés comme nous l'étions, nous n'avions pas entendus venir. Elle ne voulait à aucun prix aller en pension. Ce seul mot lui faisait hor-

reur, et c'est pour cela qu'elle s'enfuyait du toit paternel, me suppliant de ne pas l'abandonner.

Je promis tout et protestai de mon dévouement aveugle et sans bornes. Elle me remercia

et me confia qu'elle portait mon image serrée contre sa poitrine et qu'elle la conserverait toute sa vie. Cette parole me remplit de joie et de courage.

Cependant, l'obscurité arrivait à grands pas,



La nuit étendait son voile de crêpe sur tous les objets. Nous étions arrivés près du pont du Val Benoit. La Meuse coulait avec des clapote-

ments qui vous donnaient le frisson. Ma compagne se serrait davantage contre moi.

Nous passons l'eau et nous nous dirigeons

vers le bois. Un vent froid se lève et fait s'entrechoquer, avec un bruit sec et sinistre, les branches encore nues des grands arbres



UNE VUE DE L'AINSE. (LUXEMBOURG.)

qui semblent des squelettes. Les broussailles agitent frénétiquement leurs petits bras décharnés, comme si elles voulaient saisir quel-

qu'un. Le long de la route il n'y a plus de lanternes et l'obscurité est complète! De grands nuages sombres roulent dans le ciel,

comme des fantômes échevelés se poursuivant dans l'espace. Au loin, sur la montagne, on peut distinguer une grande tache noire,



C'est le bois. La lune ne s'est pas encore levée et il n'y a pas d'étoiles au firmament.

— J'ai peur! me dit ma petite amie en frissonnant.

Je n'étais pas à mon aise non plus, mais je n'osais le dire. Pour comble de malheur, voilà qu'il se met à pleuvoir. Cependant, nous avançons toujours, serrés l'un contre l'autre.

— Un loup!... me crie tout-à-coup dans l'oreille, d'une voix étouffée, Eugénie épouvantée.

— Où donc?... dis-je tout tremblant.

— Là, au bord du chemin, fait-elle avec un accent déchirant.

Je sentais mes jambes se dérober sous moi. Le danger pourtant me rend des forces et tous deux, poussant des cris affreux, nous rebroussons chemin et courons à toutes jambes dans la direction des habitations.

Nous rencontrons un homme et nous nous précipitons vers lui. Connaissant la cause de nos terreurs, il s'efforce de nous calmer et se moque de nous, disant que ce que nous avons pris pour un loup, était tout simplement un vieux tronc d'arbre, qui se trouve au bord du chemin, depuis bien longtemps déjà. Il nous demande paternellement ce que nous faisons par-là, à cette heure, en pleine obscurité; nous lui racontons naïvement notre aventure. Il prend notre adresse, et après nous avoir fait réchauffer dans un cabaret, ce brave homme se met en devoir de nous reconduire.

Ma foi, nous n'en étions fâchés aucun des deux. La pluie tombait maintenant par torrents. Nous étions percés jusqu'aux os et transis de froid.

Et où aurions-nous passé la nuit par un temps pareil?

Nous n'avions pas un centime sur nous! Pourtant, dans notre pensée, ce n'était que partie remise, et quand arrivés à la maison nous nous séparâmes, ma petite amie me souffla dans l'oreille:

— Demain matin!...

— J'y serai, répondis-je. Il faisait trop froid aujourd'hui. Seulement, nous prendrons des parapluies.

Dix heures du soir carillonnaient à la cathédrale!

#### IV.

Ce qui se passa alors dans les deux familles, je vous le laisse à deviner. On avait mis toute la police de la ville sur pied. L'homme raconta notre escapade. On le remercia avec une pièce de cent sous. Mais c'est nous qui la payâmes, cette pièce-là, et cher encore!

Le lendemain, quand je voulus descendre, je me trouvais enfermé à clef.

Je me démenai et tempêtai comme un petit diable. Personne ne me répondit. Ma chambre se trouvait sur la façade. J'ouvris la fenêtre et restai là, les yeux fixés sur la porte de la maison Perrier.

Il y avait déjà plus d'une heure que je me trouvais à mon poste d'observation, sans avoir vu partir Eugénie pour la classe à l'heure habituelle. Sans doute elle se trouvait enfermée comme moi!

Vers huit heures et demie cependant, la porte du voisin s'ouvrit et la bonne sortit, mais elle était seule. Un quart d'heure après, elle revint avec une vigilante.

Une idée épouvantable me traversa l'esprit. Je recommençai mon vacarme infernal. Comme la première fois, on ne s'inquiéta pas plus de moi que si je n'existais point.

Cependant, on chargeait la voiture de malles et de paquets.

J'étais févreux, impatient de voir ce qui allait se passer. Le cocher ouvrit la portière. M<sup>me</sup> Perrier monta dans la voiture. Monsieur la suivait, tenant dans ses bras Eugénie, pleurant et sanglotant, la tête renversée en arrière...

Je poussai un cri. Elle m'aperçut et me répondit par un appel déchirant. Le cocher ferma vivement la portière, monta sur son siège, fouetta le cheval et la voiture partit au grand trot. Je me jetai sur la porte, essayant de la briser à coups de pieds. J'entendais toujours sur le pavé le roulement de la voiture qui emportait Eugénie. Je me serais bien jeté par

la fenêtre si je n'avais pas eu peur de me faire trop de mal...

Sur ces entrefaites, la clef grinça dans la serrure, la porte s'ouvrit, et je fus saisi au collet par un poignet solide. C'était mon père.

— Vous faites trop de bruit, vous me gênez, mon gaillard, me dit-il froidement.

Et malgré mes cris et mes révoltes, il me fit monter de force les escaliers, et me conduisit deux étages plus haut, au grenier, qu'il ferma au verrou. A une heure, ma mère vint entr'ouvrir la porte, et sans me regarder déposa à l'entrée un verre d'eau et une tranche de pain sec sur une assiette, puis elle me recloftra avec les mêmes précautions que son mari. Un quart d'heure après, la cuisinière arrivait à son tour avec un bon beefsteak et quelques pommes de terre frites.

— Faut rien dire, sais-tu? me dit-elle tout bas. Et elle s'éloigna sur la pointe des pieds, après avoir remis ce maudit verrou dans l'état où elle l'avait trouvé!

Le soir seulement, mon père me rendit la liberté. Il me gratifia d'un sermon très-salé, auquel ma mère vint s'adjoindre quelques instants après.

Je vous laisse à penser la triste vie que je menai, les quelques jours suivants. Peu à peu cependant je devins plus sociable. Toute l'affection que j'avais eue pour Eugénie, je la reportai sur mon vélocipède. Dès que j'avais une minute de temps, j'allais faire montre de mes talents sur le boulevard. J'excitais souvent l'intérêt et l'admiration de bien des petites demoiselles, mais je ne retrouvai jamais plus une seconde Eugénie, et je restai de glace...

Je suis entré depuis dix-huit mois à l'Université. Eugénie est sortie de pension au mois d'août dernier. Elle porte de longues robes jusqu'à terre. C'est une belle et charmante jeune fille, dans toute la force du terme. Elle ne manque pas d'admirateurs.

Qu'est devenue aujourd'hui mon image?... Elle avait pourtant juré... mais... Toujours est-il que j'ai beau passer et repasser dans la rue où elle demeure actuellement: elle ne semble plus reconnaître son ami d'enfance.

P. LAMBERTI.

#### UN HOMME PRUDENT.

Prudent... C'est-à-dire que c'est lui qui se qualifie de la sorte: le lecteur doit le savoir d'abord.

Notre homme est originaire d'une petite ville et s'est nourri dès son bas-âge de lugubres traditions sur les grandes villes, qui sont exclusivement peuplées, selon lui, de filous et d'escrocs. On y risque à chaque pas sa santé et sa bourse. Il se tient donc en garde contre tous les excès qu'on détaille dans les chroniques judiciaires et les faits divers des journaux.

Si quelqu'un le heurte, c'est un „tireur.” Si quelqu'un le regarde, c'est un mouchard. Si un étranger lui demande le nom d'une rue, c'est un voleur à l'américaine.

Reste-t-il tard, il s'attend à être dépouillé, assommé, assassiné. Il marche la canne ou le parapluie croisé, et la main gauche dans sa poche, sur la clef de son logis, qu'il dit être une arme fort dangereuse.

Il lorgne chaque coin sombre, chaque porte, chaque passant. Il serre sa clef et amorce sa canne ou son parapluie à chaque rencontre. Tous les promeneurs sont pour lui des voleurs. Ma foi, il est des voleurs moins à craindre qu'un honnête homme de cette trempe.

\*\*

Un homme tombe dans l'obscurité; il se meurt de fatigue ou de faim; c'est peut-être un ivrogne qu'une voiture écrasera, c'est peut-être un vieillard qui s'évanouit, c'est peut-être un blessé qui mourra sans secours! L'homme prudent se méfie, songe à une embuscade, à un piège, à un guet-apens, et passe à toutes jambes devant le moribond.

Deux porte-faix se battent; le sang jaillit,

les coups pleuvent; ils se roulent, ils se tordent, ils s'étranglent. Ils peuvent se tuer, personne n'est là pour les séparer. L'homme prudent dit: „Connu!” C'est pour lui une ruse, une feinte pour l'attirer, le dépouiller, le rouer de coups. Il hâte son pas et va se coucher content de lui.

\*\*

Une flamme luit à travers des volets; le feu a pris dans une boutique; tout dort dans la maison, il suffirait d'éveiller les gens à temps; ils vont rôtir comme des châtaignes. „Ma foi qu'ils s'arrangent! se dit-il. Cela ne me regarde pas; ils se fâcheraient peut-être; entre l'arbre et l'écorce, il ne faut pas mettre le doigt.”

La maison brûle, les locataires grillent et on l'entend dire: „Je l'avais bien pensé, mais ma foi...”

Enfin, par une soirée de vingt degrés au-dessous de zéro, un innocent citoyen cheminait dans une rue déserte, sur un pavé gelé et glissant. Cet imprudent avait le malheur d'avoir devant lui l'homme prudent. L'homme prudent se crut suivi; il se retournait souvent, faisait le moulinet avec son parapluie et donnait les plus furieux signes de soupçons. Sa victime le remarqua et s'effraya presque autant que lui. Le point d'honneur les retint tous les deux. Mais l'imprudent ayant par hasard trébuché en avant, l'homme prudent tomba sur lui. Sans des passants qui s'interposèrent, l'homme prudent allait assommer un homme valant infiniment mieux que lui.

FABIUS.

#### L'ORPHELINE.

Un beau rosier fleurit dans la chambre de Laure; Un oiseau, dans sa cage, y chante à plein gosier. Comment! Sans l'air des champs, il fleurit, ce rosier! Comment! Cet oiseau chante, exilé de l'aurore!

De ceux que Laure aimait il n'en reste plus un. Cet oiseau, ce rosier sont toute sa famille; Consolateurs divins, à cette pauvre fille L'un apporte son chant et l'autre son parfum.

Orpheline à quinze ans! Seule en ce monde, seule! Quoi! Dieu n'aime donc pas le bonheur triomphant De la mère, couvrant de baisers son enfant, De la fille, adorant sa mère ou son aïeule.

L'orpheline n'a plus d'attaches ici bas. Isolée, acceptant le destin qui l'enlace, Elle fait son labeur, chaque jour; elle passe Au milieu de la foule, et ne l'aperçoit pas.

Sombres desseins de Dieu! Lamentable miracle Que ce rameau vivant, quand l'arbre est desséché! Dans l'étreinte des cœurs, l'Être à l'Être arraché... Est-ce bien Dieu qui crée un si navrant spectacle?

Toute l'âme de Laure est dans le souvenir. Mais, pareille au marin qui sourit à l'orage, Par moments elle chante, à l'aspect du nuage Qui voile son présent comme son avenir.

Sur ses yeux, du sommeil parfois les doigts se posent, Et le rêve, en sa barque, après un dur travail, L'emporte... Elle est sans peur: Dieu tient le [gouvernail; C'est alors qu'elle entend ses deux amis qui causent:

„Chat! dit le beau rosier, j'attends qu'à son réveil, Aux rayons de ses yeux cette chambre se dore; Mes fleurs ont besoin d'elle; et, pour les faire éclore, Un seul de ses regards vaut mieux que le soleil.”

L'oiseau dit: „A ma voix je mets une sourdine; Bientôt nous reprendrons nos tendres entretiens; Car elle chante aussi: mais plus doux que les miens, Bien plus doux sont les chants de la pauvre orpheline.”

La tombe a les regards ouverts sur le berceau; L'éternité du cœur n'est pas une chimère; Là... dans l'ombre, invisible à nos yeux, une mère Te sourit, beau rosier, te bénit, bel oiseau!

ED. VAN DER PLASSCHE,



## LES CHEMINS DE FER DANS L'INDE. (1)

C'est en 1852, sous l'administration éclairée du lord Dalhousie, alors gouverneur des Indes pour le compte de la Compagnie, que fut créée la première ligne de chemin-de-fer, le Great-Indian-Peninsular. Bientôt d'autres sociétés se formèrent avec la garantie de l'Etat, et de nouvelles concessions furent accordées. Dès le mois d'août 1854, l'East-Indian put ouvrir une première section, de Calcutta à Hougly. Après la terrible insurrection de 1857, lorsque le gouvernement de l'Inde eut été transféré à la couronne, un réseau complet fut arrêté, et les travaux furent poussés avec la plus grande activité. Au 1<sup>er</sup> janvier 1879, près de 14,000 kilomètres étaient déjà livrés à l'exploitation; lorsque toutes les lignes en construction seront terminées, elles se développeront sur un parcours qui n'aura pas moins de 18,000 kil.

\* \*

Aujourd'hui que l'on franchit en deux jours et demi les 2,256 kilomètres qui séparent Calcutta de Bombay, qu'on se rend en quarante heures de cette dernière ville à Madras, il n'existe dans l'Hindoustan aucun point du territoire anglais qui ne puisse, en un mois, être mis en communication avec la métropole, au moyen des voies ferrées venant aboutir à Bombay et des vapeurs postaux qui en partent le lundi de chaque semaine. Autrefois il fallait au moins trois semaines pour gagner le sanitarium de Darjiling, où les médecins de Calcutta ont l'habitude d'envoyer leurs clients. Pendant ce long et pénible voyage, l'état du malade s'aggravait nécessairement. Maintenant une seule journée suffit pour se transporter de l'atmosphère embrasée des bouches du Gange sur les premiers contre-forts de l'Himalaya, où l'on respire à pleins poumons l'air pur et frais de la montagne. Et, s'il s'agit de combattre la famine, des secours efficaces peuvent être distribués en temps utile aux malheureuses populations en proie à ce terrible fléau, qui semble s'abattre périodiquement sur les plus belles provinces de l'Inde. D'un autre côté, que de précieux avantages au point de vue militaire! Il y a vingt ans, c'était seulement en de certaines saisons qu'un régiment pouvait se rendre de Calcutta à Delhi, et il lui fallait trois mois pour opérer ce mouvement; aujourd'hui le même trajet, avec des dépenses bien moindres, ne prend plus que deux jours.

Il me paraît inutile d'insister davantage sur les immenses services que rendent journellement les chemins-de-fer, dans un pays dont l'étendue est sept fois plus considérable que celle de la France, et dont les climats, répartis sur vingt-sept degrés en latitude, offrent la plus grande diversité.

\* \*

Dix grandes Compagnies ont donné à leur voie une largeur de 1 mètre 676; d'autres, moins importantes, l'ont réduite à 1 mètre. Très-peu de sections sont à double voie. En général, sauf dans la banlieue des grandes villes, il n'y a que deux trains de voyageurs par jour; le train postal, avec une vitesse moyenne de 32 kilomètres à l'heure, et l'ordinaire avec 24 kilomètres seulement.

Une armée de 120,000 employés est au service des chemins-de-fer; les Européens n'en font partie que dans la proportion de 3 pour 100. En revanche, sur 65,000 actionnaires, on ne compte que 450 natifs. Ces derniers ne recherchent pas les valeurs du gouvernement; leurs capitaux s'accablent en bijoux, ou bien disparaissent inutilement dans les entrailles de la terre, sous forme de trésor.

\* \*

(1) Extrait de l'intéressant volume publié par M. E. Cotteau sous le titre de PROMENADES DANS L'INDE ET A CÉLAN. (Paris, E. Plon et C<sup>ie</sup> Editeurs.)

Il y a trois classes de wagons. Les deux premières ne sont fréquentées que par les Européens et quelques riches indigènes. Ces voitures sont très-confortables; les banquettes, larges et commodes, peuvent servir de lits; de plus, la partie supérieure de chaque dossier se relève, et, maintenue par deux points d'appui et une courroie attachée au plafond, forme au besoin une nouvelle couchette superposée à la première, absolument comme dans la cabine d'un navire. Dans un compartiment placé à l'une des extrémités, on trouve une fontaine d'eau glacée, un cabinet de toilette, etc.

La foule des natifs qui s'empile dans les wagons de troisième classe forme 97 pour cent du nombre total des voyageurs. On les enferme à clef dans des wagons ouverts et munis de grilles, comme des moutons en foire. Les femmes natives occupent des voitures spéciales. Certains compartiments, un peu mieux installés que les autres, sont réservés aux Européens, „for Europeans only." Sur quelques lignes, il existe aussi une classe dite intermédiaire, entre la seconde et la troisième.

\* \*

Le tarif de la première classe est à peu près le même qu'en France; celui de la seconde est moitié de la première, et celui de la troisième, le tiers de la seconde; de sorte qu'un voyageur paiera six fois moins en troisième qu'en première.

Le prix du billet est ordinairement proportionnel à la distance parcourue; cependant, dans le Rajpoutana, on perçoit un prix fixe et très-modéré, calculé d'après le nombre des stations, quelle que soit la distance qui les sépare les unes des autres.

\* \*

De grandes facilités sont accordées aux voyageurs de première et de seconde classe; on leur permet de garder avec eux le domestique pour lequel ils n'ont payé que le prix de la dernière classe. Presque partout on délivre, sur toute l'étendue du parcours de la ligne, des billets d'aller et retour valables pour un mois, avec réduction d'un quart sur le prix total. Enfin on a droit, en première classe, à un transport gratuit de 60 kilogrammes de bagages et à 30 kilogrammes en seconde.

Les stations sont solidement construites, ornées de plantes grimpantes, de vases de fleurs et de petits jardins bien entretenus. Des policemen convenablement vêtus, coiffés d'un turban d'uniforme marqué au chiffre de la Compagnie, veillent au maintien de l'ordre. Ils font le salut militaire à tout Européen, et se tiennent au port d'armes en sa présence.

E. COTTEAU.

## PENSÉES SUR L'ESPÉRANCE.

— L'espérance est le nom d'une chose qui ne subsiste qu'en imagination.

— L'espérance donne tant de mauvais conseils! Le plus souvent elle ne luit aux hommes que pour les tromper, et aux gens d'esprit que pour les faire agir.

— Il faut pourtant toujours espérer, fut-ce même contre toute espérance.

— Une bonne espérance vaut mieux qu'une mauvaise possession.

— Tout est frivole pour qui espère tout, et qui espère toujours. Il est vrai, que par cette façon de penser, on passe sa vie dans les plus agréables chimères, mais l'on y meurt aussi. Voilà le sort des indiscretions de l'espérance. Quel est le sage qui n'adopte que celle que la raison peut avouer.

— L'espérance anime le sage et leurre le présomptueux.

— La vie serait bien courte si l'espérance ne lui donnait de l'étendue. C'est un sentiment consolant, mais qui peut être dangereux; le moindre mal qui en arrive c'est de se laisser échapper ce qu'on possède en attendant ce qu'on désire.

— L'espérance est un emprunt fait au bonheur.

## BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

XII.

En sortant de l'appartement de son maître, le Maltais s'était glissé sans bruit dans le vestibule, juste au moment où Morris (c'était le nom du sommelier) éteignait les lumières.

Celui-ci avait trouvé l'occasion de s'emparer des clefs du vieux château, et comme minuit allait sonner, il ouvrit une porte secrète qu'il referma derrière lui et sortit de l'habitation.

Il savait que l'avocat Sutton l'avait précédé dans le parc.

Morris s'avança dans l'ombre projetée par les arbres, et se dirigea vers les ruines, où il trouva un groupe qui l'attendait, composé de Miss Norreys, de Lord Chilton, de M. Sutton, de M. Barsby et de l'Indou Aga.

M. Barsby s'était muni de plusieurs lanternes qui furent allumées et distribuées.

— Suivez-moi sans crainte, dit le sommelier, en ouvrant une porte; je connais ces sombres corridors depuis bien des années.

Il fit traverser à ses compagnons plusieurs chambres et les conduisit, par un escalier de pierre, dans les caveaux souterrains.

La lumière produite par les lanternes suffisait à peine pour les guider.

— Nous ne ressemblons pas mal à une troupe de malfaiteurs, dit M. Barsby, et si Lord Darkwood nous surprenait ainsi, à minuit, parcourant sa propriété sans sa permission, il pourrait trouver cela peu de son goût.

— Venez, venez, dit Miss Norreys, dépêchons-nous d'arriver aux cachots les plus éloignés... S'il y a un risque à courir, j'en prends toute la responsabilité.

L'Indienne marchait en avant. Ils avaient déjà traversé un grand nombre de passages, quand Morris arrêta tout-à-coup la petite troupe, en disant :

— Malgré ma parfaite connaissance des lieux, je dois avouer que je commence à être embarrassé pour savoir de quel côté nous devons à présent nous diriger...

— Ecoutez, fit tout-à-coup Miss Norreys, j'entends du bruit... Vite, vite, cachons nos lumières!

Ils obéirent tous promptement.

Aussitôt apparut, dans le corridor où ils se trouvaient, un homme porteur d'une lanterne et d'un panier.

C'était Pietro.

Ils se tinrent en silence, accolés à la muraille, jusqu'à ce qu'il les eût dépassés. Alors ils suivirent ses pas en amortissant le bruit des leurs.

Le Maltais parcourut encore plusieurs allées, puis s'arrêta tout-à-coup devant une porte qu'il ouvrit.

Il prit dans son panier un pain et une cruche et pénétra dans la cellule.

Miss Norreys et ses amis, qui heureusement s'étaient tenus à une assez grande distance du valet, se hâtèrent maintenant d'approcher, toujours à pas de loup, de la cellule entr'ouverte.

XIII.

Quel tableau vint frapper leurs regards!

Un affreux et sombre cachot, au milieu duquel se tenait debout Pietro, dont le visage avait pris une expression infernale; puis, dans un vieux fauteuil, une forme humaine qu'on ne distinguait guère.

Les spectateurs invisibles de cette scène retinrent leur respiration pour mieux entendre.

L'être qui occupait le fauteuil se leva et se traîna vers l'endroit où se trouvait la lanterne.

O stupéfaction! C'était Gwendoline, Gwendoline pâle et brisée, les traits amaigris, mais belle encore comme un ange.

— Je suis venu pour que vous me donniez une réponse formelle, dit le valet. Voulez-vous m'épouser, oui ou non?... Réfléchissez avant de répondre. Si vous consentez, vous serez libre cette nuit; si vous refusez, je vous vends demain à votre ennemi mortel, et vous mourrez!

— La mort ne m'effraye pas, je vous l'ai déjà dit, misérable lâche que vous êtes.



La jeune fille avait à peine prononcé ces paroles que Lord Chilton, poussant un cri de rage, se précipita dans la cellule, renversa Pietro sur le sol et saisit Gwendoline dans ses bras.

Le Maltais se ramassa au plus tôt et s'élança vers la porte; mais M. Sutton et Aga s'emparèrent de lui.

Miss Norreys avait suivi Ronald et s'était avancée vers Gwendoline, qui venait de s'évanouir.

La châtelaine de Beechmont embrassa la malheureuse jeune fille, lui donna les noms les plus tendres, et lui frotta la paume des mains pour la rappeler à elle.

Ces efforts furent couronnés de succès: Gwendoline reprit ses sens et, à son inexprimable joie, reconnut ceux qui l'entouraient.

— Vous êtes en sûreté auprès de nous, ma chérie, dit le vicomte. Ciel, que vous devez avoir souffert!

— Il y a encore un prisonnier dans les caveaux, fit-elle d'une voix faible; Pietro a la clef... Mais non, elle est là, attachée à celle qui est dans la serrure de la porte.

L'Indienne fit un bond et s'empara des clefs.

— Ne perdons pas de temps, dit-elle. Amenez Gwendoline et venez.

M. Sutton et M. Barsby avaient exprimé à celle qu'on venait de délivrer leur horreur d'abord, et puis leur joie de la savoir en sûreté. Lord Chilton prit sa fiancée dans ses bras et la porta comme un enfant. M. Barsby et Aga suivirent, conduisant entre eux Pietro, dont ils avaient solidement lié les mains. Le revolver sur la poitrine, ils lui avaient fait indiquer le cachot où languissait une autre victime humaine. Miss Norreys marchait en avant avec le sommelier.

Tous descendirent quelques escaliers et se trouvèrent devant une porte fermée.

Ils l'ouvrirent.

Un homme à l'aspect sauvage, avec une barbe flottante sur sa poitrine et dont le visage livide annonçait une longue détention, se jeta vivement au dehors.

— Enfin! dit-il d'une voix lente, enfin... Puis, se ranimant par degrés: Je te remercie, ô mon Dieu, toi qui me sauves!

#### XIV.

Il serait impossible de décrire la scène émouvante qui se passa dans ce sombre séjour!

Les prisonniers délivrés levaient les yeux au ciel. Le groupe qui les entourait était au comble de la surprise et de la joie; tous éprouvaient mille émotions diverses qu'ils étaient incapables d'exprimer; et au milieu d'eux Pietro, au paroxysme de la rage, et maudissant ceux qui étaient venus lui ravir ses captifs!

A l'aspect de l'homme qu'on venait de délivrer, Miss Norreys se retira, sans avoir été vue de lui, derrière le groupe, pendant que le sommelier Morris tombait à genoux en s'écriant:

— Ciel! est-ce possible.... Lord Darkwood!... mon cher maître... Oh, tous nous vous avons cru mort! Quel jour de bonheur pour Dunholm.

Soyez le bienvenu, maître adoré!

Et il embrassa les mains du marquis, dont l'émotion allait croissant.

— Lord Darkwood! exclama à son tour M. Sutton, en s'élançant vers lui. Oh, mon cher seigneur....

Il ne put en dire davantage et se mit à sangloter.

Le véritable lord Darkwood l'entoura de ses bras, et avec une émotion profonde murmura quelques mots.

Pendant, il se remit bientôt et désigna Pietro du doigt en disant:

— Où est le maître de cet homme?

— Le capitaine Tollish est dans son cabinet, Milord, répondit le sommelier.

— Bien... Suivez-moi tous, je connais un chemin qui va nous conduire en peu d'instants vers le scélérat... Il doit être surpris à l'improviste. Mais attendez: il y a encore un prisonnier dans ces caveaux.

la tête baissée et n'avait pas entendu la porte secrète s'ouvrir.

Tout-à-coup, comme par instinct, il se releva et regarda devant lui...

Qu'on juge de ce qu'il éprouva en voyant, à peu de distance, à demi noyée dans l'ombre, l'image de celui qu'il croyait avoir assassiné et dont il occupait la place!...

Immuable, le regard fixe, on l'eût dit soudainement métamorphosé en statue.

Pendant ce temps, Lord Darkwood s'était approché du misérable, qui poussa un cri étouffé et pressa son front dans ses mains.

— Fabien Tollish, dit le marquis d'une voix éclatante, votre règne est terminé... Vous m'avez fait subir un long martyre dont je suis enfin délivré... Et maintenant, l'heure de l'expiation, l'heure du châtement va sonner!

Le scélérat se leva, sa grosse figure huileuse devint poupre et ses yeux semblèrent jaillir de leurs orbites. Ses lèvres se mouvaient, mais aucun

son ne sortait de son gosier. Il fut saisi d'un tremblement nerveux, puis tomba sur le sol, frappé d'apoplexie.

Pietro, après avoir jeté un regard sur son digne maître, fit un vigoureux effort et parvint à délier les cordes qui retenaient ses bras. Il s'élança vers le capitaine et saisit prestement un pistolet, que celui-ci portait toujours dans la poche intérieure de sa capote.

— Il n'est plus! dit le Maltais. Le choc qu'il a éprouvé, en voyant Lord Darkwood, l'a tué... Il supposait que M. le Marquis était mort, le crâne brisé, quand nous l'avons porté dans les caveaux souterrains. J'ai laissé ignorer au signor capitano que sa victime était revenue à elle, espérant un jour lui vendre ce secret à poids d'or... Il m'en reste un autre, de secret... Milord, voulez-vous me rendre la liberté en échange d'une révélation

qui doit infiniment vous tenir au cœur.

— Parle, répondit l'ex-captif en détournant la tête avec dégoût.

— Eh bien, je vous rendrai l'enfant de Clara Markham.

— Quoi! s'écria le marquis; mais tu es un imposteur: l'enfant est mort.

— Arrêtez, dit Pietro, et écoutez-moi. Si vous refusez de me laisser le champ libre, je me brûle la cervelle à l'aide de ce pistolet, tandis que si vous m'accordez ma demande, je vous le répète, l'enfant vous sera rendu.

— Si tu dis vrai, répondit le marquis, tu pourras t'éloigner d'ici en toute sécurité.

— La mère est morte, reprit le Maltais, d'un ton qui ne manquait pas de solennité; oui, morte... mais voici son enfant... et le vôtre, Milord! Du doigt, il indiquait Gwendoline!

Les assistants semblaient tous frappés de stupeur.

— Miss Winter, ajouta-t-il en s'adressant à la gouvernante, je vous ai dit que je pouvais vous rendre votre père et votre fortune. Vous êtes Lady Gwendoline, la fille légitime de Lord Darkwood et son unique héritière...

(A continuer.)



LES MOYENS DE TRANSPORT EN CHINE.

— La voici, Milord, dit Ronald. Nous venons de la délivrer.

Le marquis s'approcha de Gwendoline, et une tendre pitié se montra sur ses traits.

— Nous avons été compagnons d'infortune, Mademoiselle, dit-il avec émotion. Remercions la Providence de ce qu'elle nous a délivrés tous deux; remercions également ces bons amis, qu'il a envoyés à notre secours. Venez, allons maintenant trouver le capitaine Tollish.

#### XV.

Ils retournèrent sur leurs pas et remontèrent l'escalier de pierre.

Arrivés là, le marquis les précéda dans un passage et s'arrêta devant un mur sur la surface duquel il passa les doigts avec une attention soutenue.

Soudain un bruit de serrure se fit entendre, et une porte s'ouvrit à leurs yeux.

Le groupe se trouva devant une ouverture formée par une partie de la muraille du cabinet du faux Lord Darkwood.

La chambre était éclairée.

Fabien Tollish, assis dans un fauteuil, tenait